

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 46 (1901)  
**Heft:** 4

**Artikel:** À propos des manœuvres françaises d'armées en Beauce  
**Autor:** Nicolet  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-337865>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## A PROPOS DES MANŒUVRES FRANÇAISES D'ARMÉES en Beauce.

---

Dans son numéro de décembre dernier, le *Journal des sciences militaires* a publié sur les manœuvres de Beauce un article d'un témoin oculaire. Cette étude relève un certain nombre de points donnant lieu soit à critique soit à louange, et traduisant « les sentiments de tous *les gens du métier* qui ont assisté aux manœuvres et qui ont, très certainement, fait les mêmes remarques ». A ce titre, il vaut la peine d'attirer l'attention et comme, nous aussi, plus que d'autres, nous sommes exposés à commettre des fautes et que nous avons tout avantage à profiter de l'expérience d'autrui, soit que nous partagions sa manière de voir, soit que nous en différions, nous voulons présenter aux lecteurs de cette *Revue* les parties de l'article précité qui nous semblent solliciter surtout leur attention. Nous suivrons donc son auteur et nous traiterons successivement les sujets suivants : *les marches*; — *le service de sûreté*; — *le combat (en général)*; — *l'utilisation du terrain par l'infanterie*; — *les formations de l'infanterie*; — *les feux de l'infanterie*; — *l'attaque et la défense des points d'appui*; — *l'attaque décisive*; — *l'artillerie*; — *l'organisation journalière de la manœuvre*.

Comme méthode, en général nous citerons textuellement l'auteur; exceptionnellement et pour éviter des longueurs, nous présenterons son opinion analytiquement. Nous ferons suivre ces citations ou ces extraits de nos propres réflexions, s'il y a lieu, ou de l'exposé d'une opinion contraire.

Quelles que soient les opinions que nous serons amené à exprimer, nous avons hâte de dire que nous le ferons dans le seul but de trouver la vérité, nous souvenant qu'en tactique il peut y avoir, pour le même cas, des solutions différentes et que, précisément parce que les cas sont infiniment nombreux,

variés et divers, il faut se garder des règles absolues, des recettes, des schémas et des formules.

*Marches.* — A ce point de vue, nos troupiers ont droit à tous les éloges. Nos fantassins, notamment, pendant toute la période manœuvres proprement dite, se levaient en moyenne vers 5 heures du matin, quelquefois même plus tôt, manœuvraient jusqu'à 1 et 2 heures de l'après-midi, et souvent n'atteignaient leur cantonnement le soir que vers 5 heures. Malgré cela, il y a eu fort peu de trainards.

Cette endurance de nos fantassins a d'ailleurs été très remarquée par les officiers et les journalistes des nations étrangères.

Voilà qui ne paraîtrait certainement pas extraordinaire aux fantassins du 1<sup>er</sup> corps d'armée, surtout à ceux de la 1<sup>re</sup> division. Mais il faut dire que le fantassin français ne consomme avant son départ le matin qu'un « quart » de café et qu'il va ainsi jusqu'à 10 heures, où il y a une interruption de manœuvre, comme nous le verrons plus loin. Mais on a certainement raison, en France, de ne pas dépasser une certaine limite et nous pourrions, croyons-nous, utilement imiter cet exemple. Dans tous les cas, l'arrivée au cantonnement avant la nuit s'impose, si l'on veut assurer suffisamment le repos de la troupe et la rétablir assez pour qu'on puisse exiger d'elle, le lendemain, un bon travail. Il faut aussi éviter de la faire lever trop tôt et ne pas la mettre en route avant de lui avoir fait prendre un repas plus substantiel que du simple café.

*Service de sûreté en station.* — A été assez défectueux en général. Ce ne sont cependant pas les leçons qui nous manquent à cet égard, et des leçons malheureusement historiques. C'est là notre point faible ; nous le savons, et cependant il est très rare de voir, aux manœuvres, assurer le service de sûreté aussi rigoureusement que si l'on était réellement en présence de l'ennemi.

Nous sommes obligés de reconnaître qu'à ce point de vue les dernières manœuvres ont ressemblé singulièrement aux précédentes. Dans une opération de nuit qui, cependant, au dire de certains, grâce à des indiscretions, était prévue des deux partis, l'un d'eux a été, sinon surpris, tout au moins incapable de remplir son rôle de sûreté.

Ça nous arrive aussi que le service d'avant-postes soit défectueusement exécuté dans nos manœuvres ; peut-être parce qu'on aura trop exigé pendant la journée et que les troupes succomberont à la fatigue. Mais il y a aussi une part d'insouciance. On ne fait pas les choses comme on les ferait en guerre ; voilà le tort.

Pour corriger cela, il faudrait que la manœuvre finît assez tôt pour que les troupes d'avant-postes puissent occuper leurs emplacements et faire leur organisation encore de jour. « Les

emplacements doivent être occupés assez à temps, dit le *Règlement pour les armées allemandes en campagne*, pour que toutes les fractions puissent s'orienter de jour. »

Dans la façon d'organiser le service d'avant-postes, nous employons dans nos manœuvres les deux méthodes suivantes : L'une consiste à placer les avant-postes aussitôt après la clôture de la manœuvre, à les faire replier la nuit une fois entamée, puis à faire réoccuper les emplacements le lendemain matin, avant la reprise de la manœuvre ; — l'autre consiste à rester toute la nuit dans les positions. C'est cette dernière méthode seule qui est bonne et qu'il faut employer ; l'autre n'est qu'un expédient ; elle ne se justifie que quand le temps est exceptionnellement mauvais, que la température est très basse, ou par la nécessité de ménager les troupes. Mais quand aucune de ces raisons ne s'y oppose, il faut que le service d'avant-postes se fasse complètement, comme en guerre.

S'il était nécessaire, pour ménager les troupes, de suspendre le service une partie de la nuit, au moins faudrait-il que les compagnies de grand'gardes restent toute la nuit dans leurs secteurs, en quartiers d'alarme et entourées de quelques postes. Si l'on fait revenir les compagnies à un cantonnement commun avec le reste du bataillon, on donne une idée fausse du service d'avant-postes et l'on augmente la fatigue.

En écrivant ces lignes, nous ne pouvons écarter de notre esprit le souvenir de certaine mésaventure de manœuvre où l'origine du mal fut, ou un service d'avant-postes mal fait, ou un service de transmission de rapports mal organisé, ce qui d'ailleurs, au point de vue du résultat, revenait parfaitement au même. Il y avait quelqu'un de responsable ; ce quelqu'un aurait dû être trouvé et puni. Oh ! ça n'aurait rien changé au résultat de la journée, mais l'exemple aurait été salutaire. En fait de responsabilité, qu'on feuillette le *Règlement du 1<sup>er</sup> janvier 1900 sur le service des armées allemandes en campagne*, on verra quel soin il met, à chaque occasion, à rappeler la responsabilité *personnelle* des chefs.

Si les fautes de tactique et les fautes de manœuvre recevaient plus souvent que ce n'est le cas, comme les fautes contre la discipline, la récompense qu'elles méritent, peut-être se répéteraient-elles moins fréquemment.

Revenons aux manœuvres de Beauce ; la même constatation est faite relativement au service de sûreté sur le champ de ba-

taille, si bien qu'à diverses reprises des charges de cavalerie ont pu déboucher sans qu'elles eussent été signalées, à très courte distance de l'infanterie, et qu'une contre-attaque a pu surprendre en plein flanc les troupes attaquantes.

*Combat.* — Là, évidemment, commencent les invraisemblances. Est-ce à dire que les manœuvres devraient se borner à des marches, à des stationnements et à des dispositifs de sûreté ? Non, car malgré toutes les invraisemblances, le combat aux manœuvres fournit encore matière à enseignements. Il se peut que, dans bien des cas, telle offensive, tel assaut produirait dans la réalité juste le contraire de ce que décident les arbitres ; mais il n'en est pas moins vrai que, depuis quelques années surtout, beaucoup de chefs d'unités petites et grandes ne se contentent plus d'aller de l'avant, mais cherchent à tenir compte de l'adversaire, du terrain, des circonstances, des autres armes qui opèrent avec eux ; en un mot, cherchent à manœuvrer.

L'auteur pense qu'on pourrait atténuer les invraisemblances :

1<sup>o</sup> En augmentant le nombre des arbitres (au moins un par régiment) et en les prenant tous parmi les officiers généraux.

2<sup>o</sup> En arrêtant toute attaque à 400 mètres, afin d'éviter ces prises de contact, ces traversées de lignes, ces heurts d'adversaires, qui ne veulent céder ni l'un ni l'autre, ce qui amène des incidents regrettables à tous les points de vue.

Augmenter le nombre des arbitres jusqu'à un par régiment, le remède ne pourrait-il pas être, parfois, pire que le mal et le sort des commandants de régiment ne serait-il pas, suivant le caractère et les exigences de l'arbitre, digne de toute pitié ?

L'arrêt de l'attaque à 400 mètres ne mettrait pas un terme aux invraisemblances ; jusqu'à ce que les troupes soient arrivées à cette distance, il s'est produit des invraisemblances et, d'autre part, le combat peut n'être pas assez avancé pour avoir permis aux commandants des partis adverses de réaliser toutes leurs dispositions.

N'est-il pas préférable, quelles qu'en puissent être les conséquences, de laisser le directeur de la manœuvre entièrement libre de l'interrompre ou de l'arrêter quand cela sera nécessaire, et cela pourra se présenter même tout au commencement.

*Utilisation du terrain.* — En général, l'infanterie n'utilise pas suffisamment le terrain ; cette année-ci encore, on a pu voir nos fantassins, dès qu'il fallait recourir au feu pour avancer, se porter au pas droit devant eux, puis s'arrêter, ouvrir le feu, et ainsi de suite, sans même prendre la précaution de s'agenouiller pour tirer.

Puis, rappelant que la Beauce est un pays plat par excellence, mais qu'on y peut trouver, cependant, des défilements pour abriter les tirailleurs, et qu'il eût tout au moins fallu les faire coucher, l'auteur ajoute :

Dans ces terrains particulièrement plats, c'est au début que l'on aurait dû prendre cette précaution, afin que tout le monde, officiers ou soldats, fût bien pénétré de la nécessité absolue de se défiler en présence des armes à tir rapide.

Cette funeste habitude de nos fantassins de tirer debout a particulièrement frappé, paraît-il, les officiers anglais qui, dans leurs guerres récentes, ont pu apprécier, et souvent à leurs dépens, les effets du nouvel armement.

On ne profite du terrain que quand on a appris à le faire dès le commencement de l'instruction, et celle-ci doit commencer non pas dans des manœuvres, mais sur la place d'exercice. Et puis, le soldat doit chercher dans le terrain, non pas seulement à s'abriter, mais, avant tout, à appuyer son fusil pour améliorer son tir.

Nous avons aussi bien des progrès à accomplir dans ce sens. Nous donnons, il est vrai, dans nos programmes de tir, la préférence au tir couché ou à genou (dans le programme de tir pour les écoles de recrues il n'y a plus qu'un exercice de tir debout), mais nous ne mettons pas toujours assez d'importance à faire appliquer rigoureusement dans le terrain ce que l'on enseigne sur la place d'exercice et sur la place de tir.

*Formations.* — Nous avons constaté avec la plus grande satisfaction que, malgré les théories plus ou moins savantes de certains calculateurs en chambre, basées sur les résultats assez problématiques de champs de tir, nos officiers d'infanterie ne s'étaient nullement laissés influencer et se contentaient d'employer les formations réglementaires : colonnes par le flanc des subdivisions, jusqu'à 1000 mètres environ, puis déploiements en ligne.

Les formations plus ou moins bizarres dont nous avons été rebattus depuis quelques années ont été sagement laissées à leurs inventeurs. D'ailleurs, dès qu'il faut recourir au feu pour pouvoir avancer, pourquoi aller chercher des formations si compliquées ? L'homme reçoit des balles, il veut en renvoyer (et on ne l'en empêcherait pas), il se met donc à côté de ses voisins et non en arrière : formation en ligne.

Toutefois, il a été remarqué qu'en général les déploiements se faisaient un peu tard ; nos règlements, en prescrivant de conserver les formations par le flanc jusqu'à 1000 et 1200 mètres, jugent qu'au delà l'étroitesse de leur front rend assez difficile le réglage du feu de l'artillerie, mais qu'en deçà elles deviennent d'excellents objectifs, en raison de leur visibilité et de leur profondeur.

Là encore, nos officiers d'infanterie ne sont peut-être pas très responsables ; habitués à manœuvrer surtout contre de l'infanterie, ils commandent leur

troupe en conséquence, sans tenir compte que, normalement, ils auront toujours de l'artillerie en face d'eux.

Il faut faire une distinction entre ce qui se passe avant que l'infanterie n'ait ouvert le feu et ce qui se passe après l'engagement du combat de mousqueterie, et aussi entre les formations d'approche à adopter par la première infanterie qui débouche sur le champ de bataille, par celle donc qui entamera l'action par le feu, et les formations que pourront employer les lignes suivantes, soit les réserves.

Il est évident qu'avant l'ouverture du feu c'est le mouvement en avant qui prime, et que les subdivisions et les unités envoyées *en avant-ligne* ou *en avant pour le combat en tirailleurs* chercheront à conserver aussi longtemps que possible les formations serrées, et choisiront, parmi celles-là, celles qui leur permettront d'avancer le plus commodément, le plus rapidement, de surmonter le plus facilement les difficultés du terrain, et, enfin, — si elles appartiennent à l'échelon le plus rapproché de l'ennemi, — celles qui donneront le plus vite des feux. Le commandant de la subdivision et de l'unité ne doit être limité dans le choix des formations que par le terrain et les circonstances ambiantes ; il emploiera donc à son gré les colonnes par subdivisions, les colonnes de marche et par files, même (en montagne) la colonne *par un* que notre *Règlement d'exercice* ignore, et les lignes sur deux rangs et sur un rang. Le commandant de l'unité doit pouvoir disloquer celle-ci suivant les besoins, séparer ses subdivisions dans le sens du front et dans le sens de la profondeur, sans être gêné par de prétendus principes, pourvu qu'il réalise son but : avancer, échapper à la vue de l'ennemi, éviter ses coups et, finalement, déboucher au moment opportun, en face de l'ennemi, à distance efficace de tir, avec des troupes *moralement et physiquement en état d'engager la lutte*. Tout le reste n'est qu'artifice. Il est évident que dès que des troupes devront recourir au feu pour avancer, la formation en tirailleurs s'imposera.

Et alors, peut-on dire que les troupes devront quitter les formations en colonnes par le flanc (ou d'autres formations de l'ordre serré, puisque nous envisageons surtout la question au point de vue de nos propres règlements) à 1200 mètres ou à 1000 mètres ? Non. Toute réglementation tendant à limiter la liberté des chefs aboutirait à l'adoption de schémas et à l'établissement de règles purement artificielles.

Quant à la vulnérabilité des formations, qui nous dira les-  
quelles, en guerre, il sera le moins dangereux d'employer : la  
ligne sur deux rangs, la ligne sur un rang, la colonne de mar-  
che ou la colonne par files ? Aucune expérience de champs de  
tir, aucun calcul mathématique ne résoudront jamais cette  
question d'une manière complète. Ces moyens ne peuvent que  
servir à comparer la vulnérabilité relative des formations con-  
siderées, dans un cas déterminé. Il ne faudrait pas, en se ba-  
sant sur les résultats de ces expériences ou de ces calculs,  
conclure à l'emploi, dans tous les cas, de telle ou telle forma-  
tion de préférence à telle ou telle autre.

Voilà pourquoi il ne faut pas proscrire du champ de bataille  
les formations par le flanc des subdivisions au profit des for-  
mations en ligne, ou inversément, mais les admettre toutes  
dans les circonstances où leur emploi est opportun, ce dont  
le commandant de la subdivision ou le commandant de l'unité  
est seul juge.

Les mêmes règles sont applicables aux réserves. Elles doi-  
vent jouir, toutefois, d'une beaucoup plus grande liberté de  
manœuvre. Elles n'ont pas à craindre, généralement, le feu  
direct de l'infanterie ; elles échappent, à moins qu'elles ne  
soient très rapprochées de la ligne de feu, au feu des tirailleurs  
ennemis. Elles ne souffriront du feu de l'artillerie que si elles  
commettent l'imprudence de s'offrir à ses coups en masses  
compactes, et si encore l'artillerie n'est pas occupée à son duel  
avec l'artillerie adverse. Cela ne dispensera toutefois pas les  
réserves d'user de toutes les ressources que leur offriront les  
formations et le terrain, pour éviter d'attirer sur elles, avec  
les regards et les feux de l'ennemi, des mésaventures san-  
gantes<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> On s'occupe, en France, de confectionner un nouveau règlement de manœuvres ; une commission y travaille. La *France militaire* (28 mars 1901), qui donne quelques détails sur la méthode de travail de la commission, ne dit que fort peu de chose des modifica-  
tions projetées ; elle parle de simplifications et de modifications apportées aux formations  
« qui se motivent par les effets que produirait sur un champ de bataille l'armement actuel. »

D'autre part, chez nous, la conférence annuelle des instructeurs supérieurs de l'infan-  
terie a pris récemment la décision suivante : « Il n'est pas permis d'employer certaines  
formations tactiques, spécialement des formations de manœuvres et de combat, à l'exclusion  
d'autres formations. Il n'est pas permis de limiter la liberté que le Règlement garantit  
aux commandants de troupe, de choisir et d'appliquer dans chaque cas, les formations  
réglementaires qu'ils jugent justes. Dans ce sens on peut aussi employer sur le champ de  
bataille la colonne de marche, surtout pour les petites subdivisions de l'avant-ligne, comme  
formation de manœuvre ou formation de protection.

« Il faut aussi se garder, quand on pénètre sur le champ de bataille, de déplacer les  
troupes trop tôt ou trop tard ; les deux sont également faux. »

*Feux aux grandes et moyennes distances.* — Il semble que la théorie allemande, de ne pas ouvrir le feu avant 700 ou 800 mètres, ait fait des adeptes dans notre armée et que nous n'ayons plus grande confiance dans les feux aux grandes et moyennes distances.

Nous pensons que cette théorie est trop absolue et constitue un pas en arrière ; de plus, elle n'est pas logique puisqu'elle est en contradiction avec les progrès de l'armement.

Cette question des feux aux grandes distances, que l'auteur tranche en faveur de l'emploi de ces feux, ne nous paraît pas aussi facile à régler, et se présente à nous hérissée de difficultés et grosse de conséquences.

Les progrès de la technique nous ont dotés de fusils dont la hausse, graduée jusqu'à 2000 mètres, permet de tirer avec une assez grande précision à des distances considérables ; elle nous fournira probablement, avec le temps, des armes à feu portatives qui pourront tirer bien plus loin encore avec une précision bien plus grande ; on peut s'y attendre. Mais ce que l'art ne nous fournira jamais, c'est la vue pour viser à ces distances. Est-ce à dire qu'il soit inutile que nous ayons gradué nos fusils jusqu'à 2000 mètres ? Nullement. Mais cette grande portée ne peut pas être d'un emploi courant ; elle trouvera assez rarement son application sur un champ de bataille ordinaire ; on l'emploiera dans des cas spéciaux déterminés : dans la défensive, pour battre avec des feux puissants un point éloigné dont on aura exactement repéré la direction et la distance ; quand il faudra, au moyen du feu d'unités entières d'infanterie, remplacer une artillerie manquante ; dans d'autres cas analogues encore. Mais cela au prix de quelle effroyable consommation de cartouches !

La difficulté, l'impossibilité même parfois, du ravitaillement en munitions sur le champ de bataille, les troupes une fois engagées, doivent rendre les chefs très circonspects dans l'emploi prématuré de cartouches qu'ils ne pourront peut-être pas remplacer ; et puis, s'ils s'y décident, il faut qu'ils aient la certitude que ce ne sera pas un gaspillage, mais que le tir aura un résultat appréciable et une influence sur l'issue du combat, en rapport avec ce qu'il aura coûté. Si ces conditions ne se peuvent réaliser, les chefs doivent résister à la tentation de tirer.

Voilà pourquoi nous croyons que la tendance signalée dans l'armée française d'en revenir, pour l'utilisation des feux de l'infanterie, à des portées moins grandes, se justifie et qu'on ne saurait que la louer.

D'ailleurs, au combat, tout l'art pour l'infanterie réside en ceci : amener les troupes intactes, fortement approvisionnées de munitions, à portée pour tirer efficacement sur l'ennemi et l'écraser par son feu.

*Attaque et défense des points d'appui.* — L'attaque des villages (comme celle des autres points d'appui d'ailleurs), a été, encore cette année, *la véritable course au clocher*.

Les officiers des corps de troupes n'en sont pas absolument responsables ; car il faut dire à leur décharge que le commandement, dans sa hâte de voir réussir ses combinaisons tactiques, trouve toujours que l'on va trop doucement. C'est ainsi que l'on voit des bataillons enlever un village avant que l'artillerie ait eu le temps de se mettre en batterie pour canonnailler la lisière et soutenir ces bataillons.

Aussi qu'est-il arrivé ? C'est que des villages et des bois ont été presque toujours enlevés à la suite d'une attaque de front, et cependant l'historique des dernières guerres nous montre, au contraire, que, si l'on veut éviter les grosses pertes, c'est sur les flancs qu'il faut manœuvrer, en ne laissant sur le front qu'un faible rideau. Avec l'armement actuel, cela devient même un principe presque absolu.

Voilà pour l'attaque ; voici maintenant la défense :

En ce qui concerne la défense, l'infanterie a semblé avoir une tendance à consacrer beaucoup trop de monde au point d'appui lui-même. Il est vrai qu'elle a abandonné le vieil errement de défendre un point d'appui dans le point d'appui même, et que presque toujours des contre-attaques surgissaient sur la droite ou sur la gauche ; mais ces contre-attaques étaient encore bien faibles, et peut-être n'est-on pas encore bien pénétré de ce principe que c'est surtout de la contre-attaque que dépend le succès de la défense.

Ces citations se passent de commentaires.

*Attaque décisive.* — En général la presse étrangère a beaucoup critiqué le dispositif de nos attaques décisives. D'après elle, nous en reviendrions aux grosses colonnes d'attaque des dernières campagnes de Napoléon : Wagram, Waterloo, condamnées unanimement avec les armes actuelles, surtout après l'insuccès et les pertes écrasantes de la garde prussienne à St-Privat.

Puis l'auteur cite le correspondant du *Times* qui, témoin oculaire, avait rappelé à ce propos les expériences récentes faites par les Anglais et, surtout, l'insuccès des derviches à Ondurman, dans leurs tentatives pour percer les lignes anglaises, et il ajoute :

A cela nous répondrons :

1<sup>o</sup> Que nos attaques décisives seront lancées, non pas sur des troupes encore intactes, mais au contraire sur un adversaire énervé, affaibli, épuisé par un long combat d'usure ;

2<sup>o</sup> Qu'elles ne porteront pas uniquement là où on les attend généralement, sur l'un des flancs, ainsi que le préconisent les Allemands avec leur esprit lourd et dogmatique, mais qu'en contrepartie, mettant à profit l'esprit inventif de

notre race, nous lancerons notre attaque décisive sur le point de la ligne ennemie où elle trouvera des circonstances et un terrain favorables, c'est-à-dire où elle pourra agir par surprise, trouver des cheminements, de l'espace et des positions d'artillerie ;

3<sup>o</sup> Que nous comptons beaucoup sur cette arme et sur les effets du nouveau shrapnel pour soutenir notre infanterie au moins jusqu'à 400 mètres ;

4<sup>o</sup> Qu'au lieu de lancer sur l'ennemi une véritable cohue humaine, nous dirigerons d'abord une première colonne d'attaque qui sera successivement et continuellement renforcée, poussée, alimentée par des troupes nouvelles, abritées dans quelque ravineau, derrière quelque pli de terrain du cheminement choisi ;

5<sup>o</sup> Enfin que, de toutes façons, il faudra finalement donner le coup de poing ; or, pour employer l'expression de Dragomirow, ce n'est pas avec le poing ouvert qu'il faudra le faire, mais bien fermé, donc avec des colonnes.

Telle n'a pas été, nous croyons, la tactique suivie par les Derviches.

Toutefois, nous comprenons très bien que des critiques aient été adressées aux attaques décisives exécutées en Beauce, où, il faut le reconnaître, elles ont été organisées plutôt comme des types de formations que comme colonnes d'attaque proprement dites.

C'est une explication. Si tout peut se passer comme on le prévoit, si le terrain est favorable, ça ira bien. Mais il reste encore l'*ennemi*, auquel on ne peut faire moins que de supposer des intentions et des dispositions défensives *raisonnables* ; et s'il lui reste encore des réserves et des munitions, tout ça peut venir échouer devant ses *rafales* ; et alors, malheur aux colonnes !

Mais le problème est bien plus complexe, et plus on le sonde, plus on voit qu'on ne sait que bien peu de chose sur ce qui pourra se passer à ce moment terrible où il s'agira d'aller récolter la sanglante moisson que d'abondantes semaines de projectiles auront préparée.

Et puis, il y a encore ceci : Est-ce la balle ou est-ce la baïonnette qui sera l'arme *décisive* ? Les deux écoles, celle de la baïonnette représentée surtout par la tactique russe, et vers laquelle semble pencher l'auteur que nous citons, ne peuvent encore nous fournir aucun exemple probant à l'appui de leurs préférences.

*Artillerie.* — Nous ne nous étendrons pas longuement sur le nouveau matériel.....

Bien que d'apparence un peu lourde, il évolue très facilement et ne semble nullement justifier le reproche de manque de mobilité qui lui a été quelquefois adressé. Il ne pèse d'ailleurs guère plus que le matériel de 90, et nos artilleurs ne se sont jamais plaints de ce dernier à ce point de vue.

L'adoption de ce nouveau matériel a apporté certaines modifications à la tactique de l'artillerie.

C'est ainsi qu'aux dernières manœuvres, elle a toujours évité d'aller s'établir, comme autrefois, sur les crêtes même, bien en vue, s'offrant de gaité de cœur aux coups de l'ennemi, sacrifiant tout pour pouvoir l'accabler plus sûrement.

Actuellement, elle s'est rendu compte qu'avec les effets du canon à tir rapide ce serait la destruction certaine, avant même d'avoir pu tirer un seul coup de canon ; aussi a-t-elle toujours pris des positions masquées, un peu en arrière de la crête, à hauteur d'homme.

En général, les mises en batterie étaient un peu lentes.

Un des principaux reproches que l'on adresse à l'artillerie aux manœuvres et pendant le combat est de tirer sur des objectifs qui ne répondent pas toujours aux intentions tactiques du commandement.

Ainsi un groupe arrive sur une position, il n'a pas encore reçu d'ordres, mais son chef, voyant des batteries ennemis en face de lui tirant à toute volée, veut faire acte d'initiative et fait ouvrir le feu sur celles-ci, alors que peut-être il y aurait plus d'avantage à soutenir l'infanterie voisine attaquant un point d'appui.

Mais il nous semble que ce commandant de groupe a intelligemment mis à profit son initiative, et qu'en attirant sur lui le feu de l'artillerie adverse il fait aussi l'affaire de l'infanterie amie en la débarrassant de ce dangereux ennemi.

On reproche à l'artillerie une mise en batterie un peu lente. C'est ce qu'on entend dire à toutes les manœuvres. Avec le nouveau matériel, un peu pesant, de l'artillerie française, et dans l'obligation de trouver un bon emplacement pour ancrer la pièce, les mises en batterie seront forcément moins rapides qu'autrefois. On tient également à se masquer. Ne vaut-il pas mieux prendre position correctement et sans précipitation que hâtivement et mal ?

Aussi bien qu'en France, où on constate que le contact n'est pas toujours suffisamment établi entre le commandement et les chefs de l'artillerie, on doit s'efforcer de l'améliorer. Il ne faut pas que l'artillerie soit tenue à l'écart et que ses chefs soient obligés d'aller aux renseignements ; il importe que, de leur côté, les officiers généraux fassent part de leurs intentions à leurs sous-ordres s'ils tiennent à une parfaite coopération des armes.

*Organisation journalière de la manœuvre.* — Suivant l'usage établi, on arrête la manœuvre à 10 h. du matin ; la troupe se restaure et, une heure après, la manœuvre reprend. Ce mode de faire a soulevé des objections : il est arrivé qu'on a profité de cette interruption pour modifier les dispositions, pour cor-

riger des fautes, etc. D'autre part, la troupe, partie le matin après un repas trop sommaire, a besoin de se restaurer.

Il nous paraît que c'est encore là une mesure qui augmente les invraisemblances de la manœuvre, car cette interruption peut tomber très malencontreusement, dans un moment où, par exemple, il aurait fallu au contraire laisser une crise se produire et se dénouer ; et alors, peu après, on ne peut plus reprendre l'action dans des conditions identiques à celles où on l'avait laissée. Il y a un moyen d'éviter qu'il faille donner au soldat, pendant le cours de la manœuvre, l'occasion de se restaurer : c'est de lui donner à manger avant le départ. Ainsi faisons-nous.

*Conclusion.* — Après avoir justifié, contrairement à l'opinion dominante en Allemagne, l'utilité des manœuvres d'armée, l'auteur formule un certain nombre de conclusions que, pour ne pas allonger ce travail, nous résumons comme suit :

1<sup>o</sup> Nécessité de placer les deux armées adverses à distance l'une de l'autre, afin qu'elles aient d'abord à se chercher ;

2<sup>o</sup> Nécessité, dès qu'on approche de l'ennemi, de diminuer la longueur des colonnes en les multipliant, de manière à utiliser toute la largeur des routes, ou même de les faire marcher à travers champs ;

3<sup>o</sup> Couvrir les troupes en station, en marche et au combat, par un service de sûreté régulièrement fait ;

4<sup>o</sup> Entretenir dans la cavalerie le sentiment de l'action et la convaincre qu'elle est, plus que jamais, l'arme du champ de bataille ;

5<sup>o</sup> Imprimer à l'artillerie plus de mobilité et une grande circonspection dans les mises en batterie, afin qu'elle évite d'être détruite avant d'avoir pu tirer ;

6<sup>o</sup> Développer l'union des trois armes pour le combat.

Ne pas perdre de vue que la poudre sans fumée, les canons à tir rapide et les fusils à répétition peuvent modifier la tactique, mais ne changent rien aux principes de la guerre : c'est l'offensive qui donne la victoire ; pour vaincre, il faut être le plus fort en un point donné.